

Un sac de graines

Par Salman Rushdie

5 décembre 2022

L'histoire de la ville commence au quatorzième siècle de l'ère commune, dans le sud de ce que nous appelons aujourd'hui l'Inde ou Bharat ou Hindoustan. Le vieux roi dont la tête roulante était à l'origine de tout, n'était pas vraiment un monarque, juste le type d'ersatz de dirigeant qui apparaît entre le déclin d'un grand royaume et la montée d'un autre. Il s'appelait Kampila, de la minuscule principauté de Kampili-Kampila Raya, *raya* étant la version régionale de *raja*, roi. Ce raya de second rang a eu juste assez de temps sur son trône de troisième rang pour construire une forteresse de quatrième rang sur les rives de la rivière Pampa, y installer un temple de cinquième rang et graver quelques inscriptions grandioses sur le flanc d'une colline rocheuse, avant que l'armée du nord ne vienne au sud pour s'occuper de lui. La bataille qui suivit fut une affaire unilatérale, si peu importante que personne ne prit la peine de lui donner un nom. Après que les gens du nord eurent mis en déroute les forces de Kampila Raya et tué la majeure partie de son armée, ils se saisirent du faux roi et lui coupèrent sa tête sans couronne. Puis ils l'ont remplie de paille et l'ont envoyée au nord pour le plaisir du sultan de Delhi. La bataille sans nom et la tête n'avaient rien de particulier. À cette époque, les batailles étaient des affaires banales et les têtes coupées voyageaient sans cesse à travers notre grand pays pour le plaisir de tel ou tel prince. Le sultan, dans sa capitale du nord, s'était constitué une sacrée collection.

Après cette bataille insignifiante, il s'est produit, étonnamment, un événement du genre de ceux qui changent l'histoire. L'histoire raconte que les femmes du minuscule royaume vaincu, pour la plupart récemment devenues veuves à la suite de la bataille, quittèrent la forteresse de quatrième rang après avoir fait leurs dernières offrandes au temple de cinquième rang, traversèrent le fleuve dans de petites barques, défiant de manière improbable les turbulences de l'eau, parcoururent une certaine distance vers l'ouest le long de la rive sud, puis allumèrent un grand feu de joie et se suicidèrent en masse dans les flammes. Gravement, sans se plaindre, ils se sont dit adieu et ont avancé sans broncher. Il n'y a pas eu de cris lorsque leur chair a pris feu. Ils brûlaient en silence ; on n'entendait que le crépitement du feu lui-même.

Pampa Kampana a vu tout cela se produire. C'était comme si l'univers lui-même lui envoyait un message, lui disant : "Écoutez, respirez et apprenez". Elle avait neuf ans et regardait, les larmes aux yeux, en tenant la main de sa mère aux yeux secs aussi fort qu'elle le pouvait, tandis que toutes les femmes qu'elle connaissait entraient dans le feu et s'asseyaient, se tenaient debout ou se couchaient au cœur de la conflagration, faisant jaillir des flammes de leurs oreilles et de leur bouche.. : les vieilles femmes qui avaient tout vu et les jeunes femmes qui commençaient dans la vie et les filles qui détestaient leurs pères, les soldats morts, et les épouses qui avaient honte de leurs maris parce qu'ils n'avaient pas donné leur vie sur le champ de bataille et les femmes avec les belles voix et les femmes avec les rires effrayants et les femmes maigres comme des bâtons et les femmes grosses comme des melons. Elles marchèrent dans le feu et la puanteur de leur mort donna à Pampa l'envie de vomir, puis, à sa grande horreur, sa propre mère, Radha Kampana, libéra doucement sa main et, très lentement mais avec une conviction absolue, s'avança pour rejoindre le bûcher des morts, sans même dire au revoir.

Pour le reste de sa vie, Pampa Kampana, qui partageait le nom de la rivière sur les rives de laquelle tout cela s'était produit, porterait dans ses narines l'odeur de la chair brûlée de sa mère. Le bûcher était fait de bois de santal parfumé, et on y avait ajouté une abondance de clous de girofle, d'ail, de graines de cumin, de bâtons de cannelle et d'autres épices, comme si les femmes brûlées étaient préparées comme un plat gastronomique à présenter aux généraux victorieux du sultan, mais ces parfums - le curcuma, les grosses et les petites cardamomes - ne parvenaient pas à masquer l'âcreté unique et cannibale des femmes cuites vivantes, et rendaient l'odeur encore plus difficile à supporter. Pampa Kampana ne mangea plus jamais de viande et ne put se résoudre à rester dans une cuisine où elle était préparée. Tous les plats de viande exhalaient le souvenir de sa mère, et lorsque d'autres personnes mangeaient des animaux morts, elle devait détourner le regard.

Le père de Pampa était mort jeune, bien avant la bataille sans nom, et sa mère ne faisait donc pas partie des veuves récentes. Il était mort depuis si longtemps que Pampa n'avait aucun souvenir de son visage. Tout ce qu'elle savait de lui, c'était ce que Radha Kampana lui avait dit : c'était un homme bon, le potier bien-aimé de la ville de Kampili, et il avait encouragé sa femme à apprendre l'art du potier également, et après sa mort, elle avait repris son métier et s'était révélée être plus que son égale. Radha, à son tour, avait guidé les mains du petit Pampa au tour de potier. L'enfant était déjà un habile lanceur de pots et de bols et avait appris une leçon importante, à savoir qu'il n'y a pas de travail d'homme. Pampa Kampana avait cru que ce serait sa vie, faire de belles choses avec sa mère, côte à côte sur le tour. Mais ce rêve était terminé maintenant. Sa mère avait lâché sa main et l'avait abandonnée à son sort.

Pendant un long moment, Pampa essaya de se convaincre que sa mère était simplement sociable et qu'elle suivait la foule, car elle avait toujours été une femme pour qui l'amitié des autres femmes était primordiale. La jeune fille se dit que le mur de feu ondulant était un rideau derrière lequel les dames s'étaient rassemblées pour bavarder, et que bientôt elles sortiraient toutes des flammes, indemnes, sentant peut-être un peu les parfums de cuisine, mais cela passerait bien assez vite. Et alors Pampa et sa mère rentreraient chez elles.

Ce n'est que lorsqu'elle a vu les derniers lambeaux de chair rôtie se détacher de la tête de Radha Kampana pour laisser apparaître le crâne nu qu'elle a compris que son enfance était terminée et qu'elle devait désormais se comporter comme une adulte et ne jamais commettre la dernière erreur de sa mère. Elle ne sacrifierait pas son corps pour suivre des hommes morts dans l'au-delà. Elle refuserait de mourir jeune et vivrait, au contraire, jusqu'à une vieillesse impossible et provocante. Comme la rivière, Pampa Kampana avait été nommée d'après la déesse Parvati - Pampa était l'un des noms locaux de la déesse - et c'est à ce moment-là qu'elle reçut la bénédiction céleste qui allait tout changer, car c'est à ce moment-là que la voix de la déesse, vieille comme le monde, commença à sortir de sa bouche de neuf ans.

C'était une voix énorme, comme le tonnerre d'une haute chute d'eau s'élevant dans une vallée aux doux échos. Elle possédait une musique qu'elle n'avait jamais entendue auparavant, une mélodie à laquelle elle donna plus tard le nom de Bonté. Pampa Kampana était terrifiée, bien sûr, mais aussi rassurée. Il ne s'agissait pas d'une possession par un démon. Il y avait de la bonté dans la voix, et de la majesté. Radha lui avait dit un jour que deux des plus hautes divinités du panthéon, Pampa et son amant, Shiva, le puissant Seigneur de la Danse lui-même, dans son incarnation locale à trois yeux, avaient passé les premiers jours de leur cour près d'ici, près des eaux furieuses de la rivière impétueuse. Peut-être était-ce la reine des dieux elle-même, revenant au moment de la mort à l'endroit où son propre amour était né. Avec un sentiment de détachement serein, Pampa, l'être humain, commença à écouter les paroles de Pampa, la déesse, qui sortaient de sa bouche. Elle

n'avait pas plus de contrôle sur elles qu'un membre du public n'en a sur le monologue de la star, et sa carrière de prophète et de thaumaturge commença.

Physiquement, elle ne se sentait pas différente. Il n'y a pas eu d'effets secondaires désagréables. Elle n'a pas tremblé, ne s'est pas sentie faible, n'a pas eu de bouffées de chaleur ou de sueurs froides. Elle n'a pas écumé la bouche ou ne s'est pas effondrée dans une crise d'épilepsie, comme elle avait été amenée à croire que cela était arrivé à d'autres personnes dans de tels cas. Il y avait plutôt un grand calme qui l'entourait, comme un manteau doux, la rassurant sur le fait que le monde était encore bon et que les choses allaient bien se passer.

"Du sang et du feu", dit la déesse, "naîtront la vie et la puissance". À cet endroit précis, une grande ville s'élèvera, la merveille du monde, et son empire durera plus de deux siècles. Et toi," dit la déesse à Pampa Kampana, donnant à la jeune fille l'expérience unique d'être personnellement adressée par un étranger surnaturel parlant par sa propre bouche, "tu te battras pour t'assurer que plus aucune femme ne soit brûlée de cette façon, et que les hommes commencent à considérer les femmes d'une nouvelle manière, et tu vivras juste assez longtemps pour être témoin de ton succès et de ton échec". C'est ainsi que Pampa Kampana apprit que la générosité d'une divinité était toujours une épée à double tranchant.

Elle commença à marcher sans savoir où elle allait. Si elle avait vécu à notre époque, elle aurait pu dire que le paysage ressemblait à la surface de la lune : les plaines marquées, les vallées de terre, les tas de pierres, le vide, le sentiment d'un vide mélancolique là où la vie naissante aurait dû être. Mais elle ne voyait pas la lune comme un lieu. Pour elle, c'était juste un dieu brillant dans le ciel. Elle a continué à marcher, jusqu'à ce qu'elle commence à voir des miracles. Elle a vu un cobra utiliser son capuchon pour protéger une grenouille enceinte de la chaleur du soleil. Elle a vu un lapin se tourner vers un chien qui le chassait, mordre le nez du chien et le faire fuir. Ces merveilles lui firent sentir que quelque chose de merveilleux était à portée de main. Peu après ces visions, qui étaient peut-être des signes envoyés par les dieux, elle arriva à la petite *cabane* de Mandana.

Un *mutt* pouvait également être appelé *peetham*, mais pour éviter toute confusion, disons simplement qu'il s'agissait de la demeure d'un moine. Plus tard, avec l'expansion de l'empire, le *mutt* Mandana devint un lieu grandiose s'étendant jusqu'aux rives de la rivière impétueuse, un énorme complexe employant des milliers de prêtres, de serviteurs, de commerçants, d'artisans, de concierges, de gardiens d'éléphants, de manipulateurs de singes, de palefreniers et de travailleurs dans les vastes rizières du *mutt*, et il était vénéré comme le lieu sacré où les empereurs venaient demander conseil. L'ascète résident, encore jeune homme à l'époque, un érudit de vingt-cinq ans avec de longues boucles qui descendaient dans son dos jusqu'à la taille, s'appelait Vidyasagar, ce qui signifiait qu'il y avait un océan de connaissances, un vidya-sagara, à l'intérieur de sa grosse tête. Lorsqu'il vit la jeune fille s'approcher avec la faim sur la langue et la folie dans les yeux, il comprit immédiatement qu'elle avait été témoin de choses terribles, et il lui donna de l'eau à boire et le peu de nourriture qu'il avait.

Après cela, du moins selon la version de Vidyasagar, ils vécurent ensemble assez facilement, dormant de part et d'autre de la grotte, et ils s'entendirent bien, en partie parce que le moine avait fait le vœu solennel de s'abstenir des choses de la chair, de sorte que même lorsque Pampa Kampana s'épanouit dans la grandeur de sa beauté, il ne posa jamais un doigt sur elle, bien que la grotte ne soit pas très grande et qu'ils soient seuls dans l'obscurité. Pour le reste de sa vie, c'est ce qu'il a dit à tous ceux qui lui demandaient - et il y avait des gens qui demandaient, parce que le monde est un endroit cynique et suspicieux et, étant plein de menteurs, il considère tout comme un mensonge. C'est ce qu'était l'histoire de Vidyasagar.

Pampa Kampana, lorsqu'on lui a posé la question, n'a pas répondu. Dès son plus jeune âge, elle avait acquis la capacité d'occulter de sa conscience bon nombre des maux que la vie lui distribuait. Elle n'avait pas encore compris ni maîtrisé le pouvoir de la déesse qui était en elle, aussi n'était-elle pas en mesure de se protéger lorsque l'érudit soi-disant abstinent franchissait la ligne invisible qui les séparait et faisait ce qu'il faisait. Il ne le faisait pas souvent, car l'érudition le laissait généralement trop fatigué pour satisfaire ses désirs, mais il le faisait assez souvent, et chaque fois qu'il le faisait, elle l'effaçait de sa mémoire par un acte de volonté. Elle effaça aussi sa mère, dont l'abnégation avait sacrifié sa fille sur l'autel des désirs de l'ascète, et pendant longtemps, elle essaya de se dire que ce qui s'était passé dans la grotte était une illusion, et qu'elle n'avait jamais eu de mère.

Ainsi, elle a pu accepter son destin en silence, bien qu'une puissance furieuse ait commencé à grandir en elle, une force d'où naîtrait le futur. En temps voulu. En temps et en heure.

Elle ne dit pas un seul mot pendant les neuf années suivantes, ce qui signifie que Vidyasagar, qui savait beaucoup de choses, ne connaissait même pas son nom. Il décida de l'appeler Gangadevi, et elle accepta ce nom sans se plaindre, et l'aida à cueillir des baies et des racines pour se nourrir, à balayer leur pauvre demeure, et à tirer de l'eau du puits. Son silence lui convenait parfaitement, car la plupart du temps, il se perdait dans la méditation, réfléchissant à la signification des textes sacrés qu'il avait appris par cœur, et cherchant des réponses à deux grandes questions : la sagesse existait-elle ou n'y avait-il que la folie, et la question connexe de savoir s'il existait, parmi les humains, une chose telle que le vidya, la vraie connaissance, pour laquelle il avait été nommé, ou s'il n'y avait que de nombreuses sortes d'ignorance, tandis que la vraie connaissance n'était possédée que par les dieux. En outre, il pensait à la paix, et se demandait comment assurer le triomphe de la non-violence dans une époque violente.

C'est ainsi que sont les hommes, pensa Pampa Kampana. Un homme philosophe sur la paix mais ses actes - son traitement de la jeune fille sans défense qui dormait dans sa grotte - ne sont pas en accord avec sa philosophie.

Alors que Pampa Kampana vivait dans la grotte de Vidyasagar depuis neuf ans, deux frères vinrent lui rendre visite. C'étaient des vachers de la ville de Gooty qui étaient partis à la guerre, la guerre étant l'une des industries en expansion de l'époque. Ils s'étaient engagés dans l'armée d'un prince local, et comme ils étaient amateurs dans l'art de tuer, ils avaient été capturés par les forces du sultan de Delhi et envoyés dans le nord, où, pour sauver leur peau, ils avaient prétendu se convertir à la religion de leurs ravisseurs, puis s'étaient échappés peu après, se débarrassant de leur foi adoptée comme d'un châle non désiré, s'enfuyant avant d'avoir pu être circoncis selon les exigences de la religion à laquelle ils ne croyaient pas vraiment. Ils étaient des garçons de la région, ont-ils expliqué, et ils avaient entendu parler de la sagesse du sage Vidyasagar et, pour être honnête, ils avaient également entendu parler de la beauté de la jeune femme muette qui vivait avec lui, et donc ils étaient ici à la recherche de quelques bons conseils. Ils ne sont pas venus les mains vides. Ils ont apporté des paniers de fruits frais, un sac de noix et une urne remplie de lait de leur vache préférée, ainsi qu'un sac de graines. Leurs noms, disaient-ils, étaient Hukka et Bukka Sangama :

Hukka, le grand, le beau, aux cheveux gris, qui se tenait immobile et vous regardait profondément dans les yeux comme s'il pouvait voir vos pensées, et Bukka, son frère beaucoup plus jeune, le petit rondouillard qui bourdonnait autour de lui, et de tous les autres, comme une abeille. Après s'être échappés du nord, ils cherchaient une nouvelle orientation dans la vie. Le soin des vaches n'était plus suffisant pour eux, disaient-ils. Leurs horizons étaient désormais plus larges et leurs ambitions plus grandes, aussi apprécieraient-ils tout conseil, toute vague jaillissant de l'amplitude de l'Océan de la Connaissance, tout murmure provenant des profondeurs de la sagesse que le sage serait prêt à offrir,

tout ce qui pourrait leur montrer le chemin. "Nous savons que vous êtes le grand apôtre de la paix", dit Hukka Sangama. "Nous ne sommes pas très enthousiastes à l'idée de devenir soldats, après nos récentes expériences. Montrez-nous les fruits que la non-violence peut faire pousser."

À la surprise générale, ce n'est pas le moine, mais son compagnon de dix-huit ans qui a répondu, d'une voix ordinaire de conversation, forte et basse, une voix qui ne laissait pas deviner qu'elle n'avait pas été utilisée depuis neuf ans. Une voix qui séduisit instantanément les deux frères. "Supposez que vous ayez un sac plein de graines", a-t-elle dit. "Supposez que vous puissiez les planter et faire pousser une ville, ainsi que ses habitants, comme si les gens étaient des plantes, qui bourgeonnent et fleurissent au printemps, pour se faner en automne. Supposez maintenant que ces graines puissent faire pousser des générations, et donner naissance à une histoire, une nouvelle réalité, un empire. Supposez qu'elles puissent faire de vous des rois, et de vos enfants, aussi, et des enfants de vos enfants."

"Ça a l'air bien", dit le jeune Bukka, le plus franc des frères. "Mais où sommes-nous censés trouver de telles graines ? Nous ne sommes que des vachers, mais nous savons qu'il ne faut pas croire aux contes de fées."

"Ton nom Sangama est un signe", a-t-elle dit. "Un *sangam* est un confluent, comme la rivière Pampa, qui est formée par la réunion des rivières Tunga et Bhadra, qui ont été créées à partir de la sueur coulant des deux côtés de la tête du Seigneur Vishnu, et donc cela signifie aussi l'écoulement ensemble de différentes parties pour faire une nouvelle sorte de tout. C'est votre destin. Allez au lieu du sacrifice des femmes, le lieu sacré où ma mère est morte, qui est aussi le lieu où, dans les temps anciens, le Seigneur Ram et son frère Lakshman ont uni leurs forces avec le puissant Seigneur Hanuman de Kishkindha et sont partis combattre le Ravana à plusieurs têtes de Lanka, qui avait enlevé la dame Sita. Vous êtes tous deux frères comme l'étaient Ram et Lakshman. Construisez votre ville là-bas."

Le sage a pris la parole. "Ce n'est pas un si mauvais départ que ça, d'être bergers", dit-il. Le sultanat de Golconda a été fondé par des bergers, vous savez - en fait, son nom signifie "la colline des bergers" - et ces bergers ont eu de la chance, car ils ont découvert que l'endroit était riche en diamants, et maintenant ils sont princes du diamant, propriétaires des Vingt-trois Mines, découvreurs de la plupart des diamants roses du monde, et possesseurs du Grand Diamant de Table, qu'ils gardent dans le plus profond donjon de leur forteresse au sommet de la montagne, le château le plus imprenable du pays, plus difficile à prendre que Mehrangarh, à Jodhpur, ou Udayagiri, juste en bas de la route. "

" Et vos graines sont meilleures que les diamants ", dit la jeune femme en remettant le sac que les frères avaient apporté avec eux.

"Quoi, ces graines ?" demanda Bukka, très surpris. "Mais ce n'est qu'un assortiment ordinaire que nous avons apporté en cadeau pour ton potager - ce sont des graines de gombo, de haricot et de gourde serpent, toutes mélangées ensemble."

La prophétesse secoua la tête. "Plus maintenant", dit-elle. "Maintenant, ce sont les graines de l'avenir. Votre ville va pousser grâce à elles."

Les deux frères réalisèrent à cet instant qu'ils étaient tous deux réellement, profondément et à jamais amoureux de cette étrange beauté qui était manifestement une grande sorcière, ou à tout le moins une personne touchée par un dieu et à qui l'on avait accordé des pouvoirs exceptionnels. "On dit que Vidyasagar t'a donné le nom de Gangadevi", dit Hukka. "Mais quel est ton vrai nom ?

J'aimerais beaucoup le savoir, afin de pouvoir me souvenir de toi comme tes parents le souhaitaient."

"Va faire ta ville", dit-elle. "Reviens me demander mon nom lorsqu'il aura jailli des rochers et de la poussière. Peut-être que je te le dirai alors."

Après s'être rendus à l'endroit désigné et avoir dispersé les graines, le cœur rempli d'une grande perplexité et d'un peu d'espoir, les deux frères Sangama grimpèrent au sommet d'une colline de gros rochers et de buissons d'épines qui déchiraient leurs vêtements de paysans et s'assirent en fin d'après-midi pour attendre et observer. Une heure plus tard, ils virent l'air commencer à scintiller, comme c'est le cas aux heures les plus chaudes des jours les plus chauds, et la ville miraculeuse commença à grandir sous leurs yeux ébahis, les édifices en pierre de la zone centrale émergeant du sol rocheux, la majesté du palais royal et le premier grand temple. Tout cela, et bien d'autres encore, s'élevait dans une splendeur surannée, l'enceinte royale s'étendant à l'extrémité de la longue rue du marché. Les masures de boue, de bois et de bouse de vache des gens du peuple ont également fait leur humble apparition à la périphérie de la ville. En ces premiers instants, la ville n'était pas encore totalement vivante. S'étendant à l'ombre des collines rocheuses stériles, elle ressemblait à une cosmopole brillante dont tous les habitants l'avaient abandonnée. Les villas des riches, avec leurs fondations en pierre d'où jaillissaient de gracieuses structures à piliers en brique et en bois, étaient inoccupées ; les étals des marchés étaient vides, attendant l'arrivée des fleuristes, des bouchers, des tailleurs, des marchands de vin et des dentistes ; dans le quartier chaud, il y avait des bordels mais pas encore de putes. Le fleuve s'écoule à vive allure et les berges où les lavandières et les laveurs font leur travail semblent attendre une action, un mouvement qui donnerait un sens à l'endroit. Dans l'enceinte royale, la grande maison des éléphants, avec ses onze arches, attendait l'arrivée des défricheurs et de leurs excréments.

La vie a alors commencé, et des centaines - non, des milliers - d'hommes et de femmes sont nés, adultes, de la terre brune, secouant la terre de leurs vêtements et envahissant la ville dans la brise du soir. Les chiens errants et les vaches osseuses se promenaient dans les rues, les arbres éclataient en fleurs et en feuilles, et le ciel grouillait de perroquets, oui, et de corbeaux. Il y avait du linge sur les berges de la rivière, des éléphants royaux jouant de la trompette dans leur manoir, et des gardes armés - des femmes!- aux portes de l'enceinte royale. On pouvait voir un camp militaire au-delà des limites de la ville, un cantonnement important, dans lequel se tenait une force impressionnante de milliers d'êtres humains nés de nouveau, équipés d'armures et d'armes bruyantes, ainsi que de rangs de chameaux et de chevaux, et d'armes de siège - béliers, trébuchets, etc.

"Bukka Sangama dit à son frère d'une voix tremblante : "Voilà ce que ça doit faire d'être un dieu. "D'accomplir l'acte de création, une chose que seuls les dieux peuvent faire."

"Nous devons devenir des dieux maintenant", a dit Hukka, "pour être sûr que les gens nous adorent". Il a regardé dans le ciel. "Là, tu vois", il a montré du doigt. "C'est notre père, la Lune."

"Non." Bukka a secoué la tête. "On ne s'en sortira jamais avec ça."

"Le grand Dieu Lune, notre ancêtre, dit Hukka en inventant au fur et à mesure, a eu un fils, qui s'appelait Budha. Et puis, après un certain nombre de générations, la lignée familiale est arrivée au Roi de la Lune de l'ère mythologique. Pururavas. C'était son nom. Il avait deux fils, Yadu et Turvasu. Certains disent qu'ils étaient cinq, mais je pense que deux est suffisant. Et nous sommes les fils des fils de Yadu. Ainsi nous faisons partie de l'illustre lignée lunaire, comme le grand guerrier Arjuna dans le Mahabharata, et même le Seigneur Krishna lui-même."

"Descendons jeter un coup d'œil au palais", suggère Bukka. "J'espère qu'il y a beaucoup de serviteurs et de cuisiniers et pas seulement un tas de chambres d'État vides. J'espère qu'il y a des lits aussi doux que des nuages et peut-être aussi une aile pour les femmes avec des épouses toutes prêtes d'une beauté inimaginable. Nous devrions fêter ça, non ? Nous ne sommes plus des vachers."

"Mais les vaches resteront importantes pour nous", a proposé Hukka.

"Métaphoriquement, tu veux dire ?" demanda Bukka. "Je n'ai pas l'intention de faire plus de traite".

"Oui", dit Hukka Sangama. "Métaphoriquement, bien sûr."

Ils restèrent tous deux silencieux pendant un moment, impressionnés par ce qu'ils avaient fait naître. "Si quelque chose peut sortir de rien comme ça," dit finalement Bukka, "peut-être que tout est possible dans ce monde, et que nous pouvons vraiment être de grands hommes, bien que nous devions avoir de grandes pensées aussi, et nous n'avons pas de graines pour cela."

Hukka avait une autre idée en tête. "Si nous pouvons faire pousser des gens comme des plants de tapioca", songeait-il, "alors peu importe le nombre de soldats que nous perdrons au combat, car il y en aura beaucoup d'autres là d'où ils viennent, et donc nous serons invincibles et pourrons conquérir le monde. Ces milliers de personnes ne sont qu'un début. Nous allons faire grandir des centaines de milliers de citoyens, peut-être un million, et un million de soldats aussi. Il reste beaucoup de graines. Nous avons à peine utilisé la moitié du sac."

Bukka pensait à Pampa Kampana. "Elle parle beaucoup de paix, mais si c'est ce qu'elle veut, pourquoi nous a-t-elle fait pousser cette armée ?" se demandait-il. "Est-ce la paix qu'elle veut vraiment, ou la vengeance ? Pour la mort de sa mère, je veux dire."

"C'est à nous maintenant", lui dit Hukka. "Une armée peut être une force pour la paix comme pour la guerre."

"Et une autre chose que je me demande," dit Bukka. "Ces gens là-bas, nos nouveaux citoyens - les hommes, je veux dire - pensez-vous qu'ils sont circoncis ou non ?".

Hukka a réfléchi à cette question. "Que veux-tu faire ?" a-t-il finalement demandé. "Veux-tu aller là-bas et leur demander à tous d'ouvrir leurs lungis, de baisser leurs pyjamas, de déballer leurs sarongs ? Tu crois que c'est une bonne façon de commencer ?"

"En vérité", répondit Bukka, "je m'en fiche un peu. C'est probablement un mélange, et alors ?"

"Exactement", dit Hukka. "Et alors."

"Alors je m'en fous si tu t'en fous", dit Bukka.

"Je m'en fiche", répond Hukka.

"Et alors ?" confirme Bukka.

Ils étaient à nouveau silencieux, fixant le miracle, essayant d'accepter son incompréhensibilité, sa beauté, ses conséquences. "Nous devrions aller nous présenter," dit Bukka après un moment. "Ils doivent savoir qui est le responsable."

"Il n'y a pas d'urgence", a répondu Hukka. "Je pense que nous sommes tous les deux un peu fous en ce moment, parce que nous sommes au milieu d'une grande folie, et nous avons tous les deux besoin d'une minute pour l'absorber, et pour reprendre notre santé mentale en main. Et en second lieu..." Et là, il a fait une pause.

"Oui ?" Bukka l'a encouragé à continuer. "Qu'est-ce qu'il y a en second lieu ?"

"En deuxième lieu," dit lentement Hukka, "nous devons décider lequel de nous deux sera le premier roi, et qui sera en deuxième lieu."

"Eh bien", dit Bukka, avec espoir, "je suis le plus intelligent".

"C'est discutable", dit Hukka. "Cependant, je suis le plus vieux."

"Et je suis le plus sympathique."

"Encore une fois, c'est discutable. Mais je répète : je suis le plus vieux."

"Oui, vous êtes vieux. Mais je suis le plus dynamique."

"Dynamique n'est pas la même chose que royal," dit Hukka. "Et je suis toujours le plus vieux."

"Tu dis ça comme si c'était une sorte de commandement", a protesté Bukka. "Le plus vieux passe en premier. Où est-ce que c'est écrit ? Où est-ce que c'est écrit ?"

La main de Hukka s'est déplacée vers la poignée de son épée. "Ici", dit-il.

Un oiseau a survolé le soleil. La terre a pris une profonde respiration. Les dieux, s'il y en avait, ont arrêté de faire ce qu'ils faisaient et ont prêté attention.

Bukka a cédé. "O.K., O.K.", a-t-il dit en levant les mains en signe de reddition. "Tu es mon grand frère, je t'aime et tu passes en premier."

"Merci", a dit Hukka. "Je t'aime aussi."

"Mais", a ajouté Bukka, "c'est moi qui décide de la suite."

"D'accord", dit Hukka Sangama, qui était maintenant le roi Hukka-Hukka Raya I-. "Tu as le premier choix de chambres dans le palais."

"Et les concubines", insista Bukka.

"Oui, oui", a dit Hukka Raya I, en agitant une main irritée. "Et des concubines aussi."

Après un autre moment de silence, Bukka tenta une grande réflexion. "Qu'est-ce qu'un être humain ?" s'est-il demandé. "Je veux dire, qu'est-ce qui fait de nous ce que nous sommes ? Avons-nous tous commencé par être des graines ? Tous nos ancêtres sont-ils des légumes, si l'on remonte assez loin ? Ou bien avons-nous grandi à partir de poissons ? Sommes-nous des poissons qui ont appris à respirer de l'air ? Ou peut-être sommes-nous des vaches qui ont perdu leurs mamelles et deux de leurs jambes ? D'une certaine manière, c'est la possibilité des légumes qui me dérange le plus. Je n'ai pas envie de découvrir que mon arrière-grand-père était un brinjal, ou un petit pois."

"Et pourtant, c'est à partir de graines que nos sujets sont nés", dit Hukka en secouant la tête. "La possibilité végétale est donc la plus probable."

"Les choses sont plus simples pour les légumes", a réfléchi Bukka. "Ils ont leurs racines, donc ils connaissent leur place. Ils poussent et remplissent leur fonction en se propageant, puis en étant consommés. Mais nous sommes sans racines et nous ne voulons pas être mangés. Alors comment sommes-nous censés vivre ? Qu'est-ce qu'une vie humaine ? Qu'est-ce qu'une bonne vie et qu'est-ce qu'elle n'est pas ? Qui et qu'est-ce que ces milliers de personnes que nous venons de faire naître ?"

"La question des origines, dit gravement Hukka, nous devons la laisser aux dieux. La question à laquelle nous devons répondre est la suivante : maintenant que nous nous trouvons ici et qu'eux, notre peuple de semence, sont là-bas, comment allons-nous vivre ?"

"Si nous étions des philosophes," dit Bukka, "nous pourrions répondre à de telles questions de manière philosophique. Mais nous ne sommes que de pauvres vachers, qui sont devenus des soldats sans succès, et qui se sont soudainement élevés au-dessus de leur condition, alors nous ferions mieux d'aller là-bas et de commencer, et de trouver les réponses en étant là et en voyant comment les choses se passent. Une armée est une question, et la réponse à la question de l'armée est de se battre. Une vache est une question, aussi, et la réponse à la question de la vache est de la traire. En bas, il y a une ville qui est apparue de nulle part, et c'est une question plus grande que celle qu'on nous a jamais posée. Et donc peut-être que la réponse à la question de la ville est d'y vivre."

Mais toujours, comme hébétés, les deux frères restaient sur la colline, immobiles, observant le mouvement des nouvelles personnes dans les rues de la nouvelle ville en dessous d'eux, et secouant souvent la tête avec incrédulité. C'était comme s'ils avaient peur de descendre dans ces rues, peur que tout cela ne soit qu'une sorte d'hallucination, et que s'ils y entraient, la tromperie serait révélée, la vision se dissoudrait, et ils retourneraient au néant antérieur de leur vie. Peut-être leur état de stupeur expliquait-il pourquoi ils n'avaient pas remarqué que les gens dans les nouvelles rues, et dans le camp de l'armée au-delà, se comportaient de façon particulière, comme s'ils avaient eux aussi été rendus un peu fous par leur incompréhension de leur propre existence soudaine. Il y avait beaucoup de cris et de pleurs, et certains se roulaient sur le sol, battaient des jambes en l'air, frappaient l'air comme pour dire : "Où suis-je ? Laissez-moi sortir d'ici. Dans le marché aux fruits et légumes, les gens se jetaient des produits les uns sur les autres, et on ne savait pas s'ils jouaient ou exprimaient leur rage inarticulée. En fait, ils semblaient incapables d'exprimer ce qu'ils voulaient vraiment - de la nourriture, un abri, quelqu'un qui leur explique le monde et les fasse se sentir en sécurité, quelqu'un dont les mots doux pourraient leur donner l'heureuse illusion de comprendre ce qu'ils ne pouvaient pas comprendre. Les combats dans le camp de l'armée, où les nouvelles personnes portaient des armes, étaient plus dangereux, et il y avait des blessés.

Le soleil plongeait déjà vers l'horizon lorsque Hukka et Bukka descendirent enfin la colline rocheuse. Alors que les ombres du soir se faufilaient sur les nombreux rochers énigmatiques qui encombraient leur chemin, il leur semblait à tous les deux que les pierres prenaient des visages humains, avec des yeux creux qui les examinaient attentivement, comme s'ils demandaient : "Quoi, ce sont ces individus peu impressionnants qui ont donné vie à toute une ville ?". Hukka, qui prenait déjà des airs royaux comme un garçon essayant les nouveaux vêtements d'anniversaire que ses parents avaient laissés au pied de son lit pendant qu'il dormait, a choisi d'ignorer les pierres qui le regardaient fixement, mais Bukka a pris peur, car les pierres ne semblaient pas être leurs amies, et pouvaient facilement déclencher une avalanche qui enterrerait les deux frères pour toujours, avant qu'ils ne puissent entrer dans leur glorieux avenir. La nouvelle ville était entourée de collines rocheuses de ce genre, sauf le long de la rive du fleuve, et tous les rochers sur toutes les collines semblaient maintenant être devenus des têtes géantes, dont les visages portaient des froncements de sourcils hostiles, et dont les bouches étaient sur le point de parler. Ils n'ont jamais parlé, mais Bukka en a pris note. "Nous sommes entourés d'ennemis", se dit-il, "et si nous ne sommes pas prompts à nous défendre contre eux, ils fondront sur nous et nous écraseront." Il dit à voix haute à son frère le roi : "Tu sais ce que cette ville n'a pas et ce dont elle a besoin le plus vite possible ? Des murs. Des murs hauts et épais, assez solides pour résister à toute attaque."

Hukka a fait un signe d'assentiment. "Construisez-les", dit-il.

Puis ils entrèrent dans la ville et, à la nuit tombée, se retrouvèrent à l'aube des temps, et au milieu du chaos qui est la condition première de tous les nouveaux univers. À présent, beaucoup de leurs nouveaux rejetons s'étaient endormis, dans la rue, sur le seuil du palais, à l'ombre du temple, partout. Il y avait aussi une odeur fétide dans l'air, car des centaines de citoyens avaient souillé leurs vêtements. Ceux qui ne dormaient pas étaient comme des somnambules, des gens vides aux yeux vides, qui marchaient dans les rues comme des automates, achetant des fruits aux étals de fruits sans savoir ce qu'ils mettaient dans leurs paniers, ou vendant les fruits sans savoir comment ils s'appelaient, ou, aux étals proposant des objets religieux, achetant et vendant des yeux en émail, roses et blancs avec des iris noirs, vendant et achetant ces objets et bien d'autres babioles à utiliser dans les dévotions quotidiennes du temple sans savoir quelles divinités aimaient recevoir quelles offrandes, ni pourquoi. Il faisait nuit maintenant, mais même dans l'obscurité, les somnambules continuaient à acheter, à vendre, à errer dans les rues confuses, et leurs présences glacées étaient encore plus alarmantes que celles des dormeurs puants.

Le nouveau roi, Hukka, était consterné par la condition de ses sujets. "On dirait que cette sorcière nous a donné un royaume de sous-hommes", s'écria-t-il. "Ces gens sont aussi écervelés que des vaches, et ils n'ont même pas de mamelles pour nous donner du lait".

Bukka, le plus imaginaire des deux frères, posa une main consolante sur l'épaule de Hukka. "Calme-toi", dit-il. "Même les bébés humains mettent un certain temps à sortir de leur mère et à commencer à respirer de l'air. Et quand ils émergent, ils n'ont aucune idée de ce qu'il faut faire, alors ils pleurent, ils rient, ils pissent et chient, et ils attendent que leurs parents s'occupent de tout. Je pense que ce qui se passe ici, c'est que notre ville est encore en train de naître, et tous ces gens, y compris les adultes, sont des bébés en ce moment, et nous devons juste espérer qu'ils grandissent vite, parce que nous n'avons pas de mères pour s'occuper d'eux."

"Et, si tu as raison, qu'est-ce qu'on est censé faire de cette foule à moitié née ?". Hukka voulait savoir.

"Nous attendons", lui a dit Bukka, n'ayant pas de meilleure idée à proposer. "C'est la première leçon de votre nouvelle royauté : la patience. Nous devons permettre à nos nouveaux citoyens - nos nouveaux sujets - de devenir réels, de grandir dans leur nouvelle personnalité. Connaissent-ils au moins leur nom ? D'où pensent-ils venir ? C'est un problème. Peut-être vont-ils changer rapidement. Peut-être que demain matin, ils seront devenus des hommes et des femmes, et que nous pourrons parler de tout. En attendant, il n'y a rien à faire." La pleine lune éclata dans le ciel comme un ange descendant et baigna le nouveau monde d'une lumière laiteuse. Et en cette nuit bénie par la lune, au début du commencement, les frères Sangama comprirent que l'acte de création n'était que le premier de nombreux actes nécessaires, que même la puissante magie des graines ne pouvait fournir tout ce qui était nécessaire. Ils étaient eux-mêmes épuisés, usés par tout ce qu'ils avaient fait, et ils se rendirent donc au palais.

Ici, des règles différentes semblaient s'appliquer. Alors qu'ils approchaient de la porte voûtée de la première cour, ils virent une équipe complète de serviteurs se tenant devant eux comme des statues, des écuyers et des palefreniers figés à côté de leurs chevaux immobiles, des musiciens sur une scène penchés sur leurs instruments silencieux, et un nombre indéfini de serviteurs et d'aides ménagers, vêtus de la parure appropriée pour ceux qui servent un roi - turbans à coqs, manteaux brochés, chaussures qui se recourbent sur leurs orteils pointus, colliers et bagues. À peine Hukka et Bukka avaient-ils franchi la porte que la scène s'animait, et tout n'était qu'agitation et bourdonnement. Les courtisans se précipitèrent pour les escorter, et ce n'étaient pas les gros bébés des rues de la ville, mais des hommes et des femmes adultes, parlant bien et bien informés, et pleinement compétents

pour remplir leurs fonctions. Un larbin s'approcha de Hukka portant une couronne sur un coussin de velours rouge, et Hukka la posa joyeusement sur sa tête, notant qu'elle lui allait parfaitement. Il recevait le service du personnel du palais comme si c'était son droit et son dû, mais Bukka, marchant un pas ou deux derrière lui, avait d'autres idées. "On dirait que même les graines magiques ont une règle pour les dirigeants et une autre pour les dirigés", a-t-il réfléchi. "Mais si les dominés continuent à être indisciplinés, il ne sera pas facile de les dominer."

Les chambres à coucher étaient si somptueusement aménagées que la question de savoir qui dormait où était résolue sans grande discussion, et il y avait des seigneurs de la chambre à coucher pour apporter aux frères leurs chemises de nuit et leur montrer les armoires remplies de vêtements royaux appropriés à leur stature. Mais ils étaient trop fatigués pour s'intéresser à leur nouvelle maison, ou aux concubines, et en quelques instants ils se sont endormis.

Le matin, les choses étaient différentes.

"Comment est la ville aujourd'hui ?" Hukka a demandé au courtisan qui est entré dans sa chambre pour tirer les rideaux. Cet individu se retourna et s'inclina profondément. "Parfaite, comme toujours, Sire", répondit-il. "La ville prospère sous le règne de Votre Majesté, aujourd'hui et chaque jour."

Hukka et Bukka convoquèrent des chevaux et partirent voir l'état des choses par eux-mêmes. Ils furent étonnés de trouver une métropole en pleine activité, remplie d'adultes se comportant comme des adultes et d'enfants courant à leurs pieds comme des enfants devraient le faire. C'était comme si tout le monde vivait ici depuis des années, comme si les adultes avaient été des enfants, avaient atteint l'âge adulte, s'étaient mariés et avaient élevé leurs propres enfants ; comme s'ils possédaient des souvenirs et des histoires, et appartenaient à une communauté établie de longue date, une ville d'amour et de mort, de larmes et de rires, de loyauté et de trahison, et de tout ce que la nature humaine contient, tout ce qui, une fois additionné, constitue le sens de la vie - et tout cela sorti du néant par les graines magiques.

Les bruits de la ville - vendeurs ambulants, sabots des chevaux, cliquetis des charrettes, chants et disputes - emplissent l'air. Dans le cantonnement militaire, une formidable armée se tenait prête, attendant les ordres de ses seigneurs.

"Comment cela est-il arrivé ?" demande Hukka à son frère, émerveillé.

"Voilà ta réponse", dit Bukka en montrant du doigt.

S'avançant vers eux à travers la foule, vêtue d'une simple robe safran d'ascète et portant un bâton en bois, se trouvait Pampa Kampana, dont ils étaient tous deux amoureux. Il y avait un feu ardent dans ses yeux.

"Nous avons construit la ville", lui a dit Hukka. "Tu as dit que lorsque nous l'aurions fait, nous pourrions te demander ton vrai nom."

Alors Pampa Kampana dit son nom aux frères, et les félicita. "Vous avez bien fait", a-t-elle dit. "Ils avaient juste besoin de quelqu'un pour leur murmurer leurs rêves à l'oreille."

Tout le monde est issu d'une graine, a-t-elle ajouté. Les hommes plantent des graines dans les femmes et ainsi de suite. Mais là, c'était différent. Une ville entière, des gens de toutes sortes et de tous âges, sortis de terre le même jour, de telles fleurs n'ont pas d'âme, elles ne savent pas qui elles sont, car la vérité est qu'elles ne sont rien. Mais une telle vérité est inacceptable. Il fallait, disait-elle, faire quelque chose pour guérir la multitude de son irréalité. Sa solution était la fiction. Elle inventait leurs vies, leurs castes, leurs croyances, le nombre de frères et de sœurs qu'ils avaient, et les jeux

d'enfance auxquels ils avaient joué, et envoyait les histoires chuchotées dans les rues aux oreilles qui avaient besoin de les entendre. Elle écrivait le grand récit de la ville, créant son histoire maintenant qu'elle avait créé sa vie. Certaines de ses histoires venaient de ses souvenirs de Kampili perdue, des pères massacrés et des mères brûlées ; elle essayait de ramener cet endroit à la vie dans cet endroit, de ramener les anciens morts dans les nouveaux vivants, mais la mémoire ne suffisait pas, il y avait trop de vies à animer, et donc l'imagination devait prendre le relais à partir du moment où la mémoire échouait.

"Ma mère m'a abandonnée", dit-elle, "mais je serai la mère de tous". ♦

Cet extrait est tiré de "Victory City".

Publié dans l'édition papier du numéro du 12 décembre 2022.

Salman Rushdie a écrit quinze romans, dont "Victory City", qui sera publié en février.